

## Un témoignage inédit sur Notre-Dame de Paris au XIV<sup>e</sup> siècle

Bonsoir Mesdames et Messieurs,

Je suis très honoré de l'invitation qui m'a été faite par le président de la Société des amis de Notre-Dame de Paris de venir présenter cette petite communication ce soir devant vous. Ah, quel plaisir de revoir ces vieux murs dans lesquels j'ai fait mes études, il y a cinquante ans déjà ! Mon Dieu, comme le temps passe vite. Les locaux de l'Institut Michelet n'ont pas tant changé, il me semble. Peut-être a-t-on repeint ? Et puis surtout, il y a maintenant toute cette technologie moderne, qui n'existait pas de mon temps. Voyons, voyons... Quelqu'un saurait-il comment faire descendre l'écran ? Oh, merci, Mademoiselle, vous êtes adorable. *Bzzzzzzz*. Et pour mettre en route l'appareil de projection, vous sauriez aussi ? Moi, je suis tout perdu, devant ces télécommandes. Voilà, ça s'allume, on dirait. Hum, c'est un peu flou. Enfin, on va essayer comme ça. À votre avis, ça se met où, cette clé USB ? Je ne trouve jamais le trou. Ah, Mademoiselle, je ne vous remercierai jamais assez. Tout est prêt...

Oh mais que vois-je, cela ne ressemble pas vraiment à Notre-Dame de Paris, ce qui s'affiche ! Aurais-je par hasard confondu... Permettez, je fais défiler les autres images... Eh bien, oui, je me suis trompé : j'ai pris la clé pour la Société des amis du musée Guimet. Vous me voyez terriblement confus. Enfin, si vous le souhaitez, je peux vous faire la conférence sur les estampes japonaises que j'avais préparée pour Guimet. Non, Monsieur le Président, vous ne voulez pas ? La salle paraît pourtant intéressée... Non, vous avez raison, c'est un peu loin de Notre-Dame.

Eh bien, nous allons en revenir au sujet prévu, tant pis pour les images, ce sera un exposé purement vocal. Remarquez, de mon temps, l'histoire de l'art, ça consistait à décrire pendant des pages les bâtiments qu'une photo aurait permis d'appréhender en un coup d'œil. Et croyez-moi, Mademoiselle, c'était très formateur, cette façon de travailler, très formateur. D'ailleurs, pour Notre-Dame, vous n'avez pas besoin d'images, vous la connaissez tous par cœur. Et de toute façon, ce dont je voulais vous parler ce soir, ce n'est pas de l'édifice lui-même : c'est de la manière dont on le voyait au XIV<sup>e</sup> siècle. Donc pas besoin de diapositives pour cela, de « *slides* » comme on dit aujourd'hui : c'est de rhétorique que je vais vous entretenir, il n'est donc que justice de demeurer, moi aussi, dans le discours. Au surplus je vous renvoie, pour les photographies, à celles qui seront publiées dans l'article que je prépare pour la *Bibliothèque de l'École des chartes*, ou bien à celles qui accompagnent la notice que j'ai publiée dans le catalogue Sotheby's.

Car le sujet de mon exposé, ce soir, c'est un petit manuscrit qui passera en vente dans quelques jours et pour lequel j'ai été consulté en tant qu'expert. Au départ, personne n'y a prêté attention, à vrai dire : deux folios de parchemin très abîmés,

retrouvés dans la reliure d'un registre de comptabilité de la supérette Écoprix de Lillebonne (Seine-Maritime), heureusement que le fils de la caissière a voulu les découper pour caler la table de la cuisine qui branlait. Voyez à quoi tiennent les grandes découvertes.

Alors vous ne pouvez pas voir les photos, mais il faut bien reconnaître que ces deux bouts de parchemin ne paient pas de mine, fripés, râpés, déchirés, et en plus l'écriture est très effacée, mais en jouant sur les contrastes avec Photoshop, on fait des miracles aujourd'hui, et j'ai donc pu restituer tout le texte, ou presque. Et là, ô surprise : je suis tombé sur un témoignage merveilleux de la vie universitaire à Paris au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Quand j'ai compris quelle perle j'avais entre les mains, j'en ai presque perdu le souffle.

Jugez-en plutôt : un vestige unique, je dis bien unique, d'un cours de rhétorique du fameux Jean de Jandun ! Inutile de vous présenter ce céléberrime maître ès arts du collège de Navarre, cet immortel auteur de commentaires à Aristote qui serait encore lu en Sorbonne si on continuait à y cultiver la philosophie comme aux premiers temps de son histoire ; un homme, enfin, qui aurait pu révolutionner la face de l'Europe, s'il n'était mort si jeune et si plein de promesses, en ce petit matin de septembre 1328, sur la route de Pise. Enfin, il est inutile de s'appesantir sur un personnage aussi connu, et dont le destin tragique a alimenté tant de livres d'histoire.

Vous pouvez imaginer quelle fut mon émotion, en reconnaissant sur une partie des folios malmenés un extrait de son œuvre la plus célèbre, le *Tractatus de laudibus Parisius*, ce traité des louanges de Paris qu'il composa en 1323, en hommage à une ville qu'il allait bientôt précipitamment devoir quitter pour échapper aux foudres du pape et à l'excommunication. Mais l'émotion fut à son comble lorsque je compris, après plusieurs journées d'un travail paléographique acharné, que j'avais devant moi non seulement un bout du traité, déjà édité en 1867 par nos honorables confrères Le Roux de Lincy et Tisserand, mais surtout le contexte même de sa création : le cours de rhétorique dans lequel l'œuvre avait vu le jour.

Oui, Mesdames et Messieurs, c'est cela même que mes mains frémissantes tenaient entre leurs doigts moites : les notes d'un écolier qui avait studieusement écrit la consigne donnée par le maître, qui avait fait l'exercice, avec autant d'application qu'il le pouvait, et qui, enfin, avait copié la correction, évidemment bien supérieure par le style comme par le contenu. Vous allez en juger par vous-même : je vais vous révéler le contenu du manuscrit ; pour plus de fluidité, j'ai traduit les textes en français, mais vous trouverez bien sûr la transcription de l'original latin dans l'article de la *BEC* auquel je renvoie les plus érudits d'entre vous.

L'étudiant a indiqué son nom en haut de la feuille, mais malheureusement l'angle a été arraché, il ne nous reste plus que son prénom. Il s'appelait Hugues, prénom aujourd'hui désuet mais hélas très fréquent au Moyen Âge, je n'ai donc pas réussi à l'identifier malgré le dépouillement de tous les matricules universitaires pour les années 1320 à 1330.

Un peu plus bas vient la consigne, soulignée par une initiale rubriquée : « Décrivez en latin un monument de Paris de votre choix, en dix lignes. » Tel est le devoir donné par Jean de Jandun. Hugues a pris ce devoir très au sérieux et a rempli plusieurs lignes d'une prose latine un peu amphigourique, il faut bien l'avouer, mais qui ne manque pas de charme une fois passé le premier moment d'acclimatation à ce style pompeux, qui est sans doute l'apanage de tous les apprentis écrivains d'aujourd'hui et de naguère (j'ai essayé d'en respecter le rythme dans ma traduction) :

Et d'abord, pour ne citer que quelques exemples capitaux, il est, à coup sûr, peu de plus belles pages architecturales que cette façade où, successivement et à la fois, les trois portails creusés en ogive, le cordon brodé et dentelé des vingt-huit niches royales, l'immense rosace centrale flanquée de ses deux fenêtres latérales comme le prêtre du diacre et du sous-diacre, la haute et frêle galerie d'arcades à trèfles qui porte une lourde plate-forme sur ses fines colonnettes, enfin les deux noires et massives tours avec leurs auvents d'ardoise, parties harmonieuses d'un tout magnifique, superposées en cinq étages gigantesques, se développent à l'œil, en foule et sans trouble, avec leurs innombrables détails de statuaire, de sculpture et de ciselure, ralliés puissamment à la tranquille grandeur de l'ensemble ; vaste symphonie en pierre, pour ainsi dire ; sorte de création humaine, en un mot, puissante et féconde comme la création divine dont elle semble avoir dérobé le double caractère : variété, éternité.

Ouf, on en arrive au point. Encore y a-t-il une ligne ou deux que je ne suis pas parvenu à retranscrire – et pourtant j'y suis allé à la lampe de Wood. Le texte était un peu plus long à l'origine. Je vous avais prévenu, notre étudiant a la plume ample. Mais, épuisé par l'effort, il semble s'être arrêté à la façade de Notre-Dame ; peut-être un autre condisciple devait-il prendre le relais pour décrire l'intérieur. J'ai pu déchiffrer, dans la marge, des sortes de notes sur le sujet : « deux nefs qui s'entrecoupent en croix », « statues, vitraux, rosaces, arabesques, dentelures, chapiteaux, bas-reliefs ». Mais c'est apparemment resté à l'état d'ébauche.

En-dessous de cet exercice d'écolier, pour lequel je demande votre indulgence, voici maintenant retranscrit le corrigé. Inutile de dire qu'on sent la différence entre le maître et l'élève.

Parmi les demeures divines, l'imposante église de la très glorieuse Vierge Marie, mère de Dieu, brille au premier rang et à juste titre, comme le soleil au milieu des autres astres. Où donc trouver, je vous le demande, deux tours construites avec une telle munificence, aussi hautes, aussi larges, aussi fortes, et entourées d'une telle variété et d'une telle multiplicité d'ornements ? Où trouver, je vous le demande, une telle hiérarchie des voûtes des bas-côtés et de tous les éléments constitutifs, ordonnés de l'inférieur au supérieur ? Où trouver, je le répète, l'éclatante splendeur d'une telle ceinture de chapelles ? Ce n'est pas tout : dites-moi dans quelle église je verrai une croix d'une pareille grandeur, dont un bras sépare le chœur de la nef ? Enfin l'on me ferait plaisir de me dire où je pourrais voir deux semblables roses se faisant face mutuellement en ligne droite, roses auxquelles la ressemblance a fait donner le nom de la quatrième voyelle. Au-dessous, des roses plus petites, des rosaces disposées avec un art merveilleux,

les unes en cercles, les autres en losanges, entourent des vitraux étincelants embellis de couleurs précieuses et de figures peintes avec la plus exquise délicatesse. En vérité, je pense que cette église offre à ceux qui la regardent attentivement un tel sujet d'admiration que l'âme a peine à se rassasier de la contempler.

Ah, quelle belle prose bien rythmée ! quel sens de la formule ! quel emploi raisonné de toutes les figures de rhétorique, la répétition, la périphrase, l'anaphore, l'hypallage ! et même, cerise sur le gâteau, cette référence à l'entreprise aristotélicienne d'ordonnement du monde, ici transposée dans l'architecture... Notre-Dame de Paris, de la philosophie mise en pierres ! Décidément, nous sommes loin des tâtonnements du jeune Hugues, qui n'a pu que profiter des leçons d'un tel maître.

Mais les étudiants sont tous les mêmes : toujours espiègles et critiques. Le collège de Navarre, malgré sa bonne réputation, abritait des esprits turbulents. Et c'est, du reste, ce qui fait le charme de ce manuscrit : tout en bas de la page, ses condisciples ont gribouillé sur la copie d'Hugues. L'un d'eux a croqué une tête d'homme affublée d'un long nez qui coule, j'espère qu'il ne s'agit pas d'une caricature de maître Jean de Jandun. Un autre s'est laissé aller à dessiner un organe que je ne nommerai pas dans cette auguste assemblée. C'est vraiment dommage que je n'aie pas les photos, mais enfin, votre imagination y suppléera. Ils l'ont reproduit en grand dans le catalogue de Sotheby's, bien que sur le plan artistique, ça ne soit pas un chef-d'œuvre. Il y a aussi des additions dans un coin, je ne sais pas trop si c'est pour un jeu de dés ou si c'est le pécule de l'étudiant. Bref, des marques extrêmement touchantes de ce que pouvaient être la vie et les préoccupations des écoliers de Paris en ces années 1320.

Il y en a même un qui a voulu laisser un témoignage de son amitié à Hugues en prétendant, au mépris de l'évidence, que la bafouille de l'élève était supérieure au corrigé du professeur. « Dans la joute de l'éloquence, c'est toi, Hugues, qui remporte le prix ! », affirme-t-il péremptoirement. Et c'est sur ce jugement aussi enthousiaste qu'aveugle que je vous propose de conclure cet exposé, qui vous aura replongé pendant une petite heure dans les débats esthétiques du XIV<sup>e</sup> siècle. Ou, pour le dire dans ce latin scolastique qui, vous le savez, a depuis longtemps oublié les diphtongues de la langue classique : *In prelio eloquentie, tu es victor, Hugo !*

Judith Förstel est archiviste-paléographe et conservateur en chef du patrimoine au service Patrimoines et Inventaire de la région Île-de-France. Elle est l'auteur de publications sur Melun, Meaux et Écouen et a soutenu en 2017 une thèse de doctorat en histoire à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, sous la direction du Pr. Olivier Mattéoni, sur « L'image de Paris et de l'Île-de-France au Moyen Âge (fin XII<sup>e</sup>-début XVI<sup>e</sup> siècle) ».